

COCHINCHINE FRANÇAISE

DIVISIONS TERRITORIALES ET AGRICOLES, PAR PROVINCES.

DÉPARTEMENTS ET ARRONDISSEMENTS, LIGNES TÉLÉGRAPHIQUES ET USAGES MILITAIRES DES INDIGÈNES.

La Basse-Cochinchine comprend les six provinces de Dong-Naï ou de Bien-hoà, de Saï-gon ou de Gia-dinh, de Mi-tho ou de Dinh-tûông, de Long-ho ou de Vinh-lûông, de Châu-dôc ou d'An-giang, de Can-cao ou de Ha-tien ; mais la Cochinchine française se compose seulement des trois premières provinces ; les autres font encore partie de l'empire d'An-nam.

Nos possessions sont limitées au nord par le Lao, le royaume de Cambodge et le territoire de Vinh-xûông ; au sud, par la province de Vinh-luong et la mer de Chine ; à l'est, par la province de Binh-thuan, qui fait partie de la Moyenne-Cochinchine ; à l'ouest, par la province de Châu-dôc.

Bien-hoà (tỉnh), la plus orientale de nos provinces, est aussi la plus saine et la plus agréable, surtout dans sa partie supérieure ; elle a pour chef-lieu Bien-hoà, ville fortifiée située sur la rive gauche du Dong-naï ; quelques bancs de sable gênent la circulation dans cette partie du fleuve.

La province de Bien-hoà est divisée en deux départements ou phu :

Phuoc-long (phu), dont le chef-lieu n'est pas encore déterminé, se compose de deux arrondissements ou huyen :

Phuoc-chanh (huyen), chef-lieu Benca, et Binh-An (huyen), chef-lieu Bùng.

Cette partie renferme les riches carrières de pierre dites de Bien-hoà, et les carrières de granit de Chantoi, les seules que l'on connaisse dans l'An-nam méridional ; elle possède, en outre, d'importantes fabriques de tuiles et de poteries.

Le sol convient admirablement à la culture de la canne à sucre, dont l'exploitation en grand pourrait être très-productive ainsi que celles du tabac, de l'indigo, etc.

Le mangoustan, ce fruit délicieux, est cultivé seulement dans les villages chrétiens des environs de Bùng ; on récolte, en outre, beaucoup d'oranges, d'ananas, de mangues, etc.

Phuoc-thuy (phu), chef-lieu Baria, se compose aussi de deux arrondissements.

Phuoc-an (huyen), chef-lieu An-diêu, et Long-thanh (huyen), chef-lieu Long-thanh.

De vastes forêts peuplées d'arbres précieux, les hautes montagnes de Baria (Nui-dinh) et du cap Tiwann, ajoutent encore à l'effet pittoresque de cette contrée favorisée. On trouve d'excellent minerai de fer à Bengo et des salines considérables près de la ville chinoise de Ben ; les cultures principales sont le coton et le riz. Les forêts renferment beaucoup de tigres, d'éléphants, de rhinocéros, de sangliers, de paons et divers autres oiseaux. Les cours d'eau de cette pro-

vince ne sont pas très-poissonneux; les crocodiles sont assez communs et les serpents nombreux.

Gia-dinh (tinh), centre de nos opérations militaires dans l'Indo-Chine, a pour capitale Saïgon, siège du gouvernement des trois provinces. Cette ville, qui était fort importante avant l'expédition de 1859, le sera bien davantage lorsque les plans du gouvernement pourront recevoir leur entière exécution. Placée sur la rive droite de la large et profonde rivière de Saï-gon, qui forme une rade magnifique, elle aura bientôt dépassé son ancienne splendeur.

Le port de guerre s'étend de l'arroyo de l'Avalanche à l'arroyo Chinois; le port de commerce commence à l'arroyo Chinois et finit au fort du Sud: ils occupent sur la rivière un espace de plus de quatre kilomètres; une concession importante, faite aux Messageries impériales, au point de jonction de l'arroyo Chinois et du port de commerce, donnera à ce dernier une plus grande animation; on construit un pont tournant qui reliera cette partie à la ville, ce qui augmentera son développement vers le sud, près de l'arroyo de l'Avalanche; on élève des bâtiments pour les constructions navales, et l'on creuse des bassins de carénage. On a réparé les ouvrages de la citadelle et tracé, dans l'intérieur de la ville, de larges voies de communication.

Gia-dinh est divisée en trois départements :

Tay-ninh (phu), chef-lieu Tay-ninh, forme trois arrondissements :

Tan-ninh (huyen), chef-lieu Tan-ninh, possède de belles forêts et produit du riz, du tabac, de l'indigo et des fruits en abondance.

Quang-hoà (huyen), chef-lieu Trang-bang, a des cultures de mûriers et de coton sur une petite échelle.

Binh-long (huyen), chef-lieu Hoc-mon, est remarquable par ses grands marais du Rach-tra.

Tan-binh (phu), chef-lieu Saï-gon, forme trois arrondissements :

Binh-duong (huyen), chef-lieu Saï-gon.

Les cultures de la partie N. ont beaucoup de rapports avec celles de la province de Bien-hoà ; le sol possède à peu près les mêmes qualités : dans les cantons du sud, la culture du riz est générale.

Tan-long (huyen), chef-lieu Cho-lon (1).

Cho-lon ou la *Ville Chinoise*, placée sur l'arroyo Chinois, est une ville très-importante ; elle était autrefois reliée à Saï-gon, dont elle paraissait former un faubourg, en est aujourd'hui entièrement séparée. La population mâle est composée exclusivement de chinois ou de métis, appelés *Minh-huong* ; les femmes sont toutes annamites. Lorsque les Chinois ont fait fortune et qu'ils retournent dans leur pays, ils abandonnent ces femmes ou ils les cèdent à un nouvel arrivant.

On fait à Cho-lon un grand commerce de riz, de poisson sec, de poteries et d'étoffes de soie ou de coton.

La partie N. de cet arrondissement est marécageuse, le reste est cultivé en riz ; il est traversé par l'arroyo commercial de Saïgon au Mè-kong.

Phuoc-loc (huyen), chef-lieu Canginoc.

Toute la partie S.-E est couverte de marais et de palétuviers ; il y a d'importantes pêcheries à Can-giou.

(1) Prononcez Thio-len.

Tan-an (phủ). Ce département n'a pas, ainsi que celui de Phuoc-long, dans la province de Bien-hoà, de chef-lieu déterminé; il possède d'immenses rizières, comprises entre les bras du Vài-co occidental et du Vài-co oriental; il est borné au nord par de grandes plaines couvertes de joncs, mais qu'on pourrait cependant mettre en culture. Il est aussi divisé en trois arrondissements :

Cuu-an (huyen), chef-lieu Cuu-an.

Rizières bien cultivées, jardins d'aréquiers; cet arrondissement est traversé par l'arroyo Commercial.

Tan-thanh (huyen), chef-lieu non encore déterminé; il est administré par le huyen de Cuu-an.

Beaucoup de rizières et de jardins d'aréquiers le long des arroyos.

Tan-hoà (huyen), chef-lieu Go-cong.

Le territoire de cet arrondissement est très-marécageux, mais il renferme des parties excessivement fertiles; il a été, au commencement de 1863, le théâtre d'opérations militaires considérables. Le fameux agitateur *Quan-dinh*, qui s'intitulait modestement le *pacificateur des occidentaux*, s'était réfugié dans la citadelle de Go cong; mais, bien que soutenu par une garnison nombreuse, il s'enfuit précipitamment pendant la nuit, à l'approche de nos troupes.

A Kien-phuoc, près de l'embouchure du Lan-lap, se trouve l'unique citerne de toute la Basse-Cochinchine.

Cette province renferme peu de grandes forêts, on y rencontre cependant des tigres, des éléphants, des buffles sauvages, des sangliers, des cerfs, des agoutis. Les bords des rizières et des arroyos sont infestés de

crocodiles et de serpents ; dans les bois, il y a beaucoup de paons, de perroquets, etc. On trouve des oiseaux aquatiques en quantité dans les marais.

Dinh-tuong (tinh), chef-lieu Mi-tho, la plus riche en productions ; les terrains cultivés représentent une surface de 435,256 m² (1), tandis qu'ils ne s'élèvent qu'à 43,156 dans la province de Bien-hoà ; la province de Gia-dinh en possède 178,255, mais la population est trois fois plus nombreuse. Malheureusement Dinh-tuong (tinh) est la moins salubre de nos possessions ; le choléra et les fièvres paludéennes y sont en permanence. La ville de Mi-tho est située sur les bords du Mè-kong, elle possède une belle citadelle ; à l'est du Nouveau Mi-tho, se trouve le *Vieux Mi-tho*, village très-considérable.

Cette province est divisée en deux départements :

Kien-an (phu), chef-lieu Kien-an, forme deux arrondissements :

Kien-hung (huyen), chef-lieu Tan-hiep-thon, renferme de grandes rizières et des plaines incultes ; on y trouve beaucoup de cocotiers et d'aréquiers, le coton croît dans les nombreux îlots du Mè-kong ; l'arroyo Commercial traverse cet arrondissement.

Kien-Hoà (huyen), chef-lieu Tan-hoà-then,

Produit beaucoup de riz, de patates douces, de pastèques, de concombres. On y fabrique de l'huile de coco en grande quantité.

L'arroyo de la Poste traverse cet arrondissement et fait communiquer l'arroyo Commercial avec Mi-tho et le

(1) 63 mètres carrés.

Mè-Kong, en empruntant le bras du Vaï-co occidental.

Kiên-tuong (phu), chef-lieu Mi-tra-thon, forme deux arrondissements.

Kiên-phong (huyen), chef-lieu Mi-tra-thon ; *le huyen* réside à Mi-lûông.

Cet arrondissement possède d'importantes rizières sur les bords du Mé-kong et des arroyos.

Kiên-dang (huyen), chef-lieu Caï-laï,

Renferme de belles cultures de riz, mais aussi beaucoup de plaines incultes. L'arroyo commercial de Saï-gon au Mé-kong rejoint ce fleuve au-dessous de Caï-laï.

Les éléphants, les rhinocéros, les sangliers et autres animaux sauvages se réfugient dans les plaines de Colau, à l'époque de l'inondation. On y fait de grandes pêches à l'instant où les eaux se retirent ; cette pêche est affermée pour une somme annuelle de 10,000 ligatures (1).

Les tigres sont très-nombreux dans cette province, ainsi que les crocodiles, les serpents, les scorpions, etc. On y est fort tourmenté par les insectes et surtout par les moustiques.

Les îles de Poulo-Condore font partie de la Cochinchine française ; elles sont situées à environ 180 kilomètres au sud du cap Saint-Jacques. La Grande Condore est couverte de montagnes, surtout vers l'ouest ; et le sommet le plus élevé n'a pas moins de 596 mètres. L'intérieur de l'île, du côté de la baie du N.-E., est entièrement boisé, et la baie du S.-E. contient des

(1) La ligature vaut 1 franc 8 centimes de notre monnaie.

rizières bien cultivées; il y a aussi quelques parties couvertes de bois.

La Petite Condore, placée au S.-O. de la Grande Condore, est très-montueuse; le nœud principal donne une altitude de 245 mètres au-dessus du niveau de la mer.

En remontant de cette dernière vers le nord, on trouve divers îlots, savoir : Haon-trap, Haon-taé, Haon-taé-niao; puis à l'est de la Grande Condore, Haon-cao; en descendant vers le sud, Haon-baï-kan, Haon-cap, Haon-gné, Haon-taïe-loung, Haon-téha, et, au sud de la Petite Condore, Haon-vioum.

Les navigateurs ont généralement l'habitude d'aller reconnaître Poulo-Condore pour atterrir au cap Saint-Jacques; la baie du S.-O. pourrait, en cas de mauvais temps, abriter de grands navires.

La population de Poulo-Condore est d'environ 4 ou 500 âmes, vivant de la culture du riz dont on récolte une quantité suffisante à la consommation, et de la pêche, qui est assez abondante sur les côtes.

En 1862, le gouvernement français y établit un pénitencier pour les An-namites.

La population indigène de nos trois provinces s'élève à peu près à 900,000 âmes; le nombre des Chinois établis dans le pays avant notre occupation était de 5000 au moins, mais il y en a davantage maintenant, parce qu'ils trouvent plus de sécurité pour leur commerce, et parce qu'ils ne sont plus écrasés par les nombreux cadeaux qu'ils étaient obligés de faire aux mandarins pour se les rendre favorables.

Il faut encore ajouter un certain nombre de Malais et d'Indiens bengalis.

Lorsque le pays sera plus tranquille, cette colonie prendra sans doute un vif essor ; le climat, quoique fort chaud, n'est pas plus malsain que celui de Pondichéry, de Sainte-Marie ou du Sénégal.

On a établi des lignes télégraphiques de Saï-gon à Tay-dinh, passant par Thuan-kieu, Trang-bang et Tan-ninh ; de Saï-gon à Bien-hoà, de Bien-hoà à Tандаu-mot, de Bien-hoà au cap Saint-Jacques, passant par Long-thanh et Baria (à Ben, le fil est immergé et ne sort qu'à l'embouchure du Rach-lap), de Saï-gon à Mi-tho, passant par Cho-lon, Go-den, Cuu-an et Kien-hung. Il y a en construction une ligne sous-marine de Saï-gon à Go-cong, en suivant la rivière de Saï-gon, le Dongnai, le Soïrap, le grand Vaï-co, le Vaï-co occidental, le Rach-la et le Rach-Go-cong.

Ces lignes demandent un grand entretien, le peu de consistance des terrains et l'extrême humidité du climat s'opposent à une entière solidité des poteaux, qui sont peut-être aussi plantés à une trop longue distance les uns des autres (1 kilomètre environ).

Sans se rendre un compte bien exact de ce mode de transmission des dépêches, les An-namites en ont fort bien compris l'importance, aussi dans tous leurs soulèvements ils ont essayé de couper les fils et d'abattre les poteaux du télégraphe.

Du reste, les Cochinchinois ne sont étrangers à aucune ruse de guerre, les longues luttes qu'ils ont eu à soutenir contre les Chinois, les Cambodgiens ou les Siamois, et surtout leurs habitudes enracinées de piraterie, en feraient une population certainement redoutable, sans une pusillanimité incompréhensible

devant l'ennemi, ce qui paraît même invraisemblable, car l'An-namite ne craint pas la mort, et il montre un calme et un courage extraordinaires à l'approche des plus affreux supplices. Serait-ce, comme on l'a prétendu, qu'ils redoutent les souffrances causées par les blessures ? Mais la vie des pauvres indigènes n'est qu'une souffrance continuelle ! Non, il faut attribuer assurément leur frayeur des Européens à un sentiment intime et non raisonné d'une infériorité relative qui leur enlève tout espoir de triompher.

L'oisiveté surtout et la haine de l'étranger, naturelle à tous les peuples, les excitations des anciens mandarins ou des sorciers, les maintiennent dans une agitation inutile qui ne fait qu'augmenter leur misère ; car ils payent bien souvent de la vie une illusion de quelques instants.

La force réelle des An-namites n'est pas dans l'*action*, mais dans l'*astuce* ; aussi, malgré leurs révoltes continues, ils ne sont pas avancés dans l'art de la guerre ; ils ont cependant reçu à la fin du siècle dernier d'excellentes leçons de plusieurs ingénieurs français. La citadelle de Saï-gon, qui est fort importante, fut construite en 1792, sur les plans et sous la direction de M. Olivier, officier très-distingué du génie. La nature du sol permet aux indigènes de remuer, en peu de temps, des masses de terres considérables ; mais là se borne leur savoir, et, s'ils connaissent les moyens de multiplier les ouvrages de défense, ils ignorent l'art de les conserver.

La construction des armes à feu est surtout vicieuse ; ils fondent des canons qui sont extérieurement sem-

blables aux nôtres, mais ils sont mal percés et n'ont qu'une portée faible et incertaine ; ils en fabriquent aussi en bois cerclé de fer, qui ne peuvent naturellement pas faire un bon ni un long service. La crosse de leurs fusils est taillée en pointe, ce qui les empêche d'épauler, et de plus, au moment de faire feu les Annamites détournent la tête par crainte de l'explosion, et tirent sans viser en exécutant un demi-tour sur eux-mêmes. Ils ont aussi quelques fusils chinois à mèche, ainsi que des fusils à pierre, de fabrique anglaise. Ils ne portent pas le sabre au côté, mais sur le dos, comme un carquois, cela les oblige à se découvrir et à élever la main par-dessus la tête pour le sortir du fourreau ; ces sabres sont fort lourds et très-tranchants.

Ils ont de longues lances en bambou, garnies à l'extrémité d'un large fer très-acéré ; ce sont des armes dangereuses qu'ils manient avec adresse ; ils se servent aussi d'arcs et de flèches et portent des boucliers de bois, recouverts de peaux de buffle, qui sont à l'épreuve de la balle.

Lorsque les Cochinchinois tentent une expédition, les habitants des villages se réunissent sur l'ordre des mandarins dans un lieu convenu d'avance, et toujours avant le lever de la lune (car ils n'attaquent jamais que la nuit) ; ils se mettent en marche sans aucun ordre, mais cependant avec une certaine résolution. Arrivés à une petite distance de l'ennemi, ils s'arrêtent en ayant bien soin de rester hors de portée, et ils poussent des cris effroyables, dans le but, sans doute, de l'épouvanter, mais assurément aussi pour se donner du courage. Les mandarins se tiennent *prudemment* der-

rière, sous le fallacieux prétexte de retenir les fuyards, et en réalité pour s'esquiver plus aisément à la moindre apparence de danger. Étant à peu près certains d'avance de l'insuccès, ils songent bien plus à assurer leur retraite qu'à préparer la victoire, aussi ils sont toujours les premiers à fuir en abandonnant les pauvres diables qu'ils ont entraînés.

Quand un combat corps à corps s'engage (ce qui est rare, car ils ne se laissent pas approcher facilement), les malheureux An-namites, terrifiés par l'ardeur des troupes françaises, perdent la tête, et laissant tomber lances et fusils, ils ne cherchent qu'à saisir l'arme qui les menace, sans songer à se défendre. On a souvent vu nos soldats exposés à de grands périls par suite de l'impossibilité où ils étaient de la retirer des mains crispées de leur ennemi expirant. Dès que les mandarins jugent la partie perdue, ce qui n'est généralement pas long, ils s'élancent avec leur armée en déroute dans des marécages où eux seuls peuvent oser pénétrer; ils rejoignent de petites flottilles cachées dans les arroyos et sont bientôt hors de notre poursuite. Aussi le difficile n'est pas de les vaincre, mais de les atteindre.

Lorsqu'ils se réfugient dans leurs citadelles, ils entourent les fortifications de trous de loup, garnis de pointes de bambou, qui font des blessures affreuses; les remparts sont hérissés de canons ou de pierriers, disposés par étages et défendus par une nombreuse garnison, mais la perfection de nos armes à feu et la rapidité de nos attaques nous donnent une grande supériorité; ils cessent bientôt toute résistance, et quand

on pénètre dans les forts, on n'y trouve ordinairement plus personne.

Cependant les succès de notre petit corps expéditionnaire ne sont ni sans dangers, ni sans gloire, les marches sont bien pénibles sous ce soleil brûlant et par des chemins à peine frayés, souvent même impraticables, il faut construire des ponts, s'enfoncer jusqu'à la poitrine au milieu de marais pestilentiels. Lors de la prise de Go-cong, la colonne d'attaque mit sept heures pour faire les sept kilomètres qui séparent Vinh-tan de An-long-tai. Pour augmenter encore les obstacles les An-namites inondent les approches de leur campement et des fortifications; ils y font ensuite piétiner une grande quantité de buffles, ce qui forme rapidement une épaisse couche de vase, ils ajoutent ainsi des marécages artificiels à ceux dont la nature est si prodigue dans ce pays.

On éprouve d'immenses difficultés pour transporter les approvisionnements, les munitions, les malades ou les blessés. On se sert, autant que possible, de barques, mais lorsqu'il faut s'avancer dans les terres, on est obligé d'employer des coulis chinois qui, encore, ne peuvent se tirer qu'avec peine de ces terrains affreux; on est même quelquefois forcé de prendre des prisonniers pour ce service, lorsque le nombre des coulis devient insuffisant, et cela impose une attention de tous les instants très-fatigant pour nos soldats.

Dans un pays aussi propice aux embuscades ou aux surprises, étant entouré d'une population nombreuse et perfide, on est exposé à chaque moment à tomber sous les coups d'un ennemi invisible; ce n'est pas seu-

lement de l'entraînement qui est nécessaire, il faut un courage réfléchi et un dévouement de chaque jour.

Les An-namites sont d'autant plus dangereux, malgré leur faiblesse, qu'ils affectent une soumission qui touche à la bassesse ; aussi beaucoup de Français, surtout dans le commencement de notre occupation, furent les victimes d'un excès de confiance que leur ignorance des mœurs de ce pays rendait bien excusable. Un seul trait peut peindre le caractère des indigènes.

Un officier français, étant à la chasse, se trouvait à une petite distance de l'un de nos postes, lorsqu'il rencontra un An-namite qui, paraissant vouloir lui être agréable, lui fit remarquer plusieurs oiseaux perchés sur un arbre placé près de là ; le chasseur, sans défiance, se dirigea aussitôt de ce côté et fit feu de ses deux coups ; c'était bien ce qu'espérait l'officieux indigène qui l'avait suivi sans bruit, et, ne lui laissant pas le temps de recharger son arme, il l'assaillit par derrière et tenta de l'assommer à l'aide d'un lourd bâton qu'il avait tenu caché ; l'officier, ainsi surpris, fit une faible résistance et eût peut-être succombé si l'on ne fût venu rapidement à son secours.

Le capitaine Barbet fut tué aussi par surprise, à une petite distance de Saï-gon.

Passant une grande partie de leur vie sur l'eau, les An-namites sont d'excellents mariniers, et les femmes sont presque aussi habiles que les hommes. La poursuite des pirates est très-difficile, surtout lorsqu'ils se cachent dans les petits arroyos, où les canonnières ne peuvent pas les suivre ; il faut alors employer des barques et se servir de rameurs indigènes, ce qui cause

une grande fatigue par l'extrême surveillance qu'il faut exercer ; il est indispensable de se tenir nuit et jour sur ses gardes, car, malgré leurs manières rampantes, ils sont toujours prêts à vous trahir.

Il est en outre malaisé, dans ce pays, de distinguer un honnête homme d'un bandit ; tel pauvre pêcheur qui vous regarde d'un œil hébété et paraît bien innocent, est souvent un espion ou un brigand redoutable. Là où l'on voyait un village hier, on ne trouve plus qu'un désert aujourd'hui, les maisons mêmes ont disparu. Les indigènes démontent leurs frêles demeures, les enfouissent sous la terre et s'élancent dans leurs légers sampans ; en quelques heures, un hameau tranquille en apparence, a fourni une flottille de forbans qui va jeter l'épouvante et le désordre au sein des populations paisibles ; puis, l'expédition terminée, ils reviennent remettre tout en place et feignent même d'ignorer ce qui s'est passé.

La basse Cochinchine a les défauts de ses qualités ; ses rivières importantes, ses nombreux arroyos sont une source de prospérité incalculable pour le commerce et pour la fertilité du sol, mais ils peuvent devenir, à un moment donné, des artères où circule le poison de la révolte, et ils seront pendant de longues années encore un obstacle à la sécurité du pays.

Des lorchas (1) protègent les points importants des grands cours d'eau, des canonnières les parcourent en tous sens et escortent les convois ; des postes militaires sont établis partout où la position l'exige, et l'on accorde

(1) Les lorchas sont des petits bâtiments à voiles qui servent de stationnaires.